Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 31 (1981)
Heft: 2

Artikel: Les marques de l'Église
Autor: Allmen, Jean-Jacques von
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381191

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 113 (1981), P. 97-107

LES MARQUES DE L'ÉGLISE*

JEAN-JACQUES VON ALLMEN

L'un des champs les plus fertiles à être tourné et retourné dans la recherche théologique contemporaine est celui de la doctrine de l'Eglise. Et s'il est si fertile, c'est dû non seulement à toutes les choses intéressantes qu'on y trouve encore, c'est dû aussi au fait que l'œcuménisme, dans son avance, se heurte constamment à l'obstacle que représente la division des Eglises. Or actuellement cette division porte en majeure partie sur les différents enseignements confessionnels touchant la nature et la structure de l'Eglise.

Comme il se doit, les ecclésiologues se sont tournés et se tournent encore vers le Nouveau Testament, dans l'espoir qu'il permettra ou bien de montrer que l'unité ecclésiale n'est en somme pas particulièrement blessée par les divisions confessionnelles, ou bien de montrer au contraire que l'unité est constitutive de l'Eglise et qu'il faut par conséquent tout mettre en œuvre pour la retrouver si l'Eglise ne veut pas saboter sa propre mission.

Seulement quand on se tourne vers le Nouveau Testament pour voir ce qu'il dit de l'Eglise, il faut bien reconnaître, d'abord, que les renseignements historiques qu'il fournit sont peu nombreux; il faut reconnaître aussi qu'ils paraissent souvent contradictoires plutôt que complémentaires et symphoniques. « Aujourd'hui — dit un important document élaboré par le Conseil œcuménique des Eglises — les spécialistes sont toujours plus nombreux à reconnaître que le Nouveau Testament présente des types divers d'organisation de la communauté chrétienne, selon les auteurs, les lieux et les époques considérés »[1]. C'en est au point qu'un théologien aussi sérieux qu'Ernst Käsemann peut avancer l'affirmation que « le canon du Nouveau Testament en tant que tel, fonde, dans la manière dont il se présente aux historiens, la multiplicité des confessions »[2] plutôt que l'unité de l'Eglise. Je crois pour ma part qu'il ne faut pas conclure trop vite sur une réponse aussi tranchée. Certes — toujours à la lumière du peu de renseignements incontestables que nous possédons — il y aurait de l'aveuglement à vouloir simple-

* Leçon d'adieu donnée à l'Université de Neuchâtel, le mercredi 12 novembre 1980. — A paraître également dans les *Annales 1980/1981 de l'Université de Neuchâtel.*

[1] Conseil œcuménique des Eglises/Foi et Constitution, *La réconciliation des Eglises: baptême, eucharistie, ministère*, Les Presses de Taizé, 1974, p. 65 s.

[2] « Begründet der neutestamentliche Kanon die Einheit der Kirche? », dans *Exegetische Versuche und Besinnungen*, I, Göttingen, 1960, p. 221.

ment superposer ce qu'on sait de l'Eglise de Jérusalem et ce qu'on sait de celle de Corinthe, ou vouloir identifier un apostolat comme celui de Pierre et l'apostolat de Paul, ou vouloir faire coïncider les épîtres dites Pastorales et les lettres aux sept Eglises de l'Apocalypse. Mais tout en sauvegardant la spécificité des divers documents que nous possédons, ne faut-il pas commencer plutôt par énumérer ce que les différentes Eglises locales que nous connaissons grâce aux écrits néotestamentaires ont de *commun*, quitte à nuancer, mais après seulement, pour donner aux résultats trouvés la coloration locale ou la coloration testimoniale qui caractérise tel document plutôt que tel autre.

C'est cette énumération des notes ou des marques communes à toutes les congrégations chrétiennes locales que le Nouveau Testament nous apprend à connaître, que je voudrais tenter ici. Cette énumération permettra d'établir une sorte de portrait robot de toute Eglise chrétienne à l'aube de notre ère.

*
* *

Les marques qui se retrouvent à propos de toute congrégation faisant aveu d'ecclésialité me paraissent être au nombre de huit. Une fois ces marques énumérées, nous tâcherons de voir, très sommairement, leur portée pour la théologie pratique.

Est Eglise une congrégation chrétienne locale fondée par un apôtre ou régularisée dans sa prétention ecclésiale par un apôtre. Cette *première* marque d'ecclésialité — première chronologiquement plutôt que théologiquement — ne souffre, si je vois bien, qu'une seule exception: l'Eglise locale de Jérusalem plantée par le Saint Esprit lui-même au jour de la Pentecôte. Partout ailleurs c'est un apôtre qui peut dire d'elle ce que Paul dit de l'Eglise de Corinthe: « Eussiez-vous dix mille maîtres en Christ, cependant vous n'avez pas plusieurs pères: c'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'Evangile » (1 Co 4,15). Paul dit ailleurs, à la même Eglise, que c'est lui qui l'a plantée (1 Co 3,6). Il peut d'ailleurs l'avoir plantée, fondée indirectement par l'un de ses auxiliaires, comme c'est le cas pour l'Eglise de Colosses qui a été plantée par Epaphras, le « cher compagnon de service » de Paul (Col 1,7).

En est-il de même par exemple de l'Eglise de Samarie? En effet elle a été fondée non par l'un des Douze mais par Philippe, l'un des Sept. Il est cependant significatif que dès qu'elle apprend que l'Evangile s'est établi en Samarie, l'Eglise de Jérusalem y envoie Pierre et Jean. Ceux-ci prient pour que l'Esprit Saint descende sur les croyants de Samarie et donc pour qu'ils deviennent vraiment Eglise (Ac 8,14ss). On retrouve une même situation à Antioche: rassemblée originellement par des chrétiens qui avaient été dispersés par la persécution des hellénistes de Jérusalem, cette Eglise aussi est «régularisée» par son rattachement à l'Eglise de Jérusalem. Celle-ci en effet

envoie à Antioche, en tant que « délégué apostolique », Barnabas chargé qu'il est d'engranger en quelque sorte la communauté chrétienne d'Antioche, de la rattacher à l'Eglise-mère.

Ces quelques rappels nous introduisent, je crois, dans le fond du débat touchant l'apostolicité de Paul. On sait en effet que celui-ci a dû défendre non pas sa qualité de prophète, ou de glossolale, ou de docteur, mais sa qualité d'*apôtre*. Et avec cette qualité celle d'avoir le droit de fonder lui-même, dans une pleine ecclésialité, d'autres Eglises locales. Il y avait en effet une faction de l'Eglise de Jérusalem qui, sachant que Paul n'était pas l'un des Douze apôtres choisis et commissionnés par le Christ lui-même, voulait bien de lui comme missionnaire dans le genre de Philippe, mais ne pensait pas qu'il fût autorisé à faire à Corinthe, à Philippes, à Thessalonique ce que Pierre et Jean avaient fait en Samarie ou ce que Barnabas avait fait à Antioche. Je suis en effet toujours plus convaincu que le fond des tensions entre Paul et la communauté chrétienne de Jérusalem était un conflit qui relevait du « droit ecclésiastique » plutôt que de questions doctrinales: si Paul est apôtre — et on sait avec quelle insistance il l'affirme — il a le droit de fonder, de planter des Eglises nouvelles qui sont Eglises au plein sens du terme et qui n'ont donc pas besoin d'être régularisées par la confirmation d'un des Douze ou de l'Eglise locale de Jérusalem. Paul veut bien faire des concessions à cette Eglise de Jérusalem. Il veut bien faire, pour manifester son lien avec l'Eglise-mère, des démarches, des voyages ou des collectes. Mais son titre d'apôtre, sa qualité d'apôtre, il l'a reçu du Christ lui-même. Aux Galates il se présente, dans la lettre qu'il leur écrit, comme « apôtre, non de par les hommes, ni par l'intermédiaire d'aucun homme mais de par Jésus-Christ et de par Dieu notre père, qui l'a ressuscité des morts » (Ga 1,1 ss). Sur ce point, Paul est d'une intransigeance radicale, car ce qu'il défend alors ce n'est pas quelque titre de gloire personnelle: c'est la pleine et suffisante ecclésialité des Eglises locales qu'il a fondées. C'est d'ailleurs pourquoi il insiste sur le fait qu'il a pour principe de n'évangéliser que là où l'Evangile n'a pas encore été proclamé (cf. Rm 15,20; 2 Co 10,12 ss).

Est Eglise, disions-nous tout à l'heure, une congrégation chrétienne fondée par un apôtre ou régularisée dans sa prétention ecclésiale par un apôtre. L'Eglise est apostolique non seulement parce qu'elle se sait envoyée dans le monde pour lui faire connaître la résurrection de Jésus. L'Eglise est apostolique aussi par le fait qu'elle est liée personnellement à un apôtre et donc à un homme habilité, légitimé par le Ressuscité lui-même pour faire passer ceux qui accueillent l'Evangile « de la puissance des ténèbres dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés » (Col 1,13). Quand dans le Nouveau Testament il est question de l'Eglise, il est toujours aussi question du salut.

Est Eglise — c'est sa *deuxième* marque — toute congrégation chrétienne qui se réfère aux livres de l'ancienne alliance comme à sa norme.

Les chrétiens ne sont pas tous des Juifs, ou disons plutôt: pour devenir chrétien il ne faut pas passer d'abord par la religion juive et notamment, il ne faut pas que les nouveaux croyants se fassent circoncire avant d'être reçus dans l'Eglise. On sait le combat que Paul a mené pour qu'il n'y ait pas de doute à ce sujet (ce combat montre que Paul n'était pas le misogyne pour lequel il passe dans certains milieux). Mais s'il n'est pas besoin de passer par la religion juive pour devenir chrétien, cela ne signifie pas que l'Eglise a rompu l'alliance conclue par Dieu avec Abraham. Au contraire: l'Eglise se battra durement avec les Juifs pour revendiquer, comme sien aussi, comme sien d'abord, l'Ancien Testament. Et ceci non seulement dans les milieux dits judéo-chrétiens, mais aussi dans les milieux pagano-chrétiens. Quand on feuillette par exemple l'édition du Nouveau Testament grec édité par Nestle, on constate que presque sur toutes les pages, certains mots, certaines phrases sont imprimés en caractères gras. Ces mots, ces phrases sont des citations d'écrits vétérotestamentaires. Ils se trouvent tant dans les livres du Nouveau Testament qui s'adressent plus particulièrement aux Juifs — où cela va de soi — que dans les livres du Nouveau Testament qui s'adressent apparemment d'abord à des chrétiens transplantés dans l'Eglise à partir du paganisme. Si j'en ai bien fait le compte, seules l'épître à Philémon et les épîtres de Jean (et encore faudrait-il nuancer) ne renvoient pas, par citations ou allusions, à des livres de l'Ancien Testament. L'Ancien Testament est pour toute l'Eglise référence canonique. Non pas l'Ancien Testament lu dans sa littéralité, mais l'Ancien Testament relu à la lumière de la foi en Jésus de Nazareth, Fils de David et Roi des Juifs. C'est tellement évident qu'on pourrait passer outre. Il me semble pourtant valoir la peine de faire à ce propos deux remarques.

La première — et je suis surpris qu'on en parle peu dans les écrits des historiens du christianisme naissant — concerne le titre et le terme d'Eglise, EKKLESIA. Ce titre, ce terme, les chrétiens le prononcent comme s'il n'y en avait pas d'autre, et ceci dès le début: à l'Eglise de Dieu telle qu'elle est à Corinthe (1 Co 1,1; 2 Co 1,1), à l'Eglise des Thessaloniciens qui est en Dieu le Père et en Jésus-Christ notre Seigneur (1 Th 1,1 s; 2 Th 1,1 s), aux Eglises de Galatie (Ga 1,3), pour citer l'une ou l'autre des suscriptions des lettres pauliniennes. Or il est probable, voire évident, que les chrétiens se donnent ce titre d'Eglise non pas par référence à l'EKKLESIA, à la « Landsgemeinde » des villes du monde hellénistique, mais par référence à la traduction grecque du QAHAL YAHWE, soit de l'assemblée du peuple que Dieu a arraché à la servitude égyptienne pour le conduire, au travers du désert, vers la Terre Promise. L'Eglise, c'est le peuple que Dieu a arraché, par la mort et la résurrection de Jésus, au monde de la perdition pour le faire avancer du côté du salut. En se disant Eglise, la communauté chrétienne revendique la grâce d'être l'authentique, le définitif peuple de Dieu. En se disant Eglise, la congrégation chrétienne revendique donc la grâce d'être le

peuple élu, chargé par Dieu d'être la lumière des nations. Aussi n'est-on pas étonné de voir que là où dans les suscriptions des lettres apostoliques, l'on ne trouve pas le terme d'Eglise, on trouve si volontiers une référence à l'élection: l'Eglise, ce sont «les bien-aimés de Dieu, les élus saints» (Rm 1,6), ce sont «les élus qui sont étrangers et dispersés» (1 P 1,1 ss). Ce terme d'Eglise pour désigner les fidèles paraît aller de soi, paraît n'avoir pas fait l'objet d'une recherche préalable ni de décisions concertées. L'Eglise c'est simplement, naturellement, le peuple qui prend la suite du peuple d'Israël et ceci dès le début. Au point qu'on ne s'étonne pas de trouver ce terme — appliqué à l'Eglise dans son ensemble (Mt 16,18) ou appliqué à une congrégation chrétienne locale (Mt 18,17) — dans la bouche de Jésus.

La seconde remarque à faire à ce sujet concerne ce qui se passerait si l'Eglise répudiait les livres de l'Ancienne Alliance pour ne s'en tenir qu'au Nouveau Testament. On sait ce qui se passerait parce qu'on a l'exemple de l'hérésiarque Marcion qui a, lui, invité l'Eglise à soutenir cette répudiation de l'Ancien Testament: l'Eglise perdrait tôt ou tard le Jésus de l'Histoire, elle deviendrait docète. Et avec la perte du Jésus de l'Histoire, l'Eglise perdrait sa propre historicité pour devenir je ne sais quel rêve, quelle illusion ou quelle convoitise.

Est Eglise — et nous arrivons à sa *troisième* marque, certainement de toutes la plus déterminante — une congrégation qui confesse la foi chrétienne, c'est-à-dire qui confesse que Jésus de Nazareth est le sauveur et le seigneur du monde, celui avec qui et en qui «du neuf a surgi» (2 Co 5,17). Du neuf radical. Celui avec qui et en qui tout homme et toutes choses peuvent recommencer.

Pour sérier les problèmes qui se posent ici, trois points doivent être plus particulièrement relevés.

Tout d'abord il s'agit de bien savoir ce qu'est la foi. Celle-ci n'est pas d'abord l'adhésion à une idéologie ou à une philosophie ou encore à une morale, toutes choses importantes par ailleurs. La foi, c'est bien plutôt l'adhésion à une histoire et sa propre insertion dans cette histoire: «il a été conçu, il est né, il a souffert, il est mort, il a atteint le royaume de la mort, il est ressuscité d'entre les morts, il a été glorifié et il reviendra». Quand on expose ce qui caractérise la foi, on doit recourir à des verbes plutôt qu'à des substantifs, en tout cas plutôt qu'à des abstractions. Mais là n'est pas le tout de la foi, car le diable aussi peut réciter le credo, et il en tremble (Jc 2,19). La foi chrétienne qui marque l'Eglise, c'est la décision de ses membres de s'insérer eux-mêmes dans cette histoire, d'en faire leur histoire, notre histoire. Au-delà de toutes les histoires qui entraînent notre sort, qui qualifient nos appartenances raciales, sociales, culturelles, il y a cette histoire spécifiquement chrétienne qui est commandée, aimantée, secouée, apaisée, réjouie par le fait que ce Jésus de Nazareth n'est pas resté dans la mort que nous lui

avions donnée, mais qu'il en est sorti vainqueur, et qu'il est le seul à en être sorti vainqueur. C'était le premier point à relever ici.

Le deuxième, c'est que cette foi brute demande invinciblement à être formulée de façon intelligible. Aussi voyons-nous, dans les premiers écrits des chrétiens — et peut-être d'abord dans le culte qu'ils célèbrent —, toute une profusion de résumés de cette histoire nouvelle surgie il y a bientôt deux mille ans à Jérusalem et dans ses environs. Résumé d'abord lapidaire: «Jésus est le Seigneur» (1 Co 12,3); puis résumés qui s'amplifient, qui se précisent, mais qui s'amplifient et se précisent selon une trajectoire unique qui mènera l'Eglise à confesser, dans l'unicité de Dieu, la gloire du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

Le troisième point que je tiens à relever, c'est que pour protéger la formulation de la foi contre des distorsions toujours menaçantes, l'Eglise a canonisé — soit rendu normatif — le témoignage de ceux que Jésus-Christ avait désignés lui-même comme témoins de sa résurrection. Elle a canonisé «la doctrine des apôtres» (Ac 2,42), c'est-à-dire les récits évangéliques et apostoliques les plus anciens, groupés par elle dans ce qu'on appelle le Nouveau Testament. Est Eglise celle qui a pour norme de sa foi et de sa vie ce Nouveau Testament précisément. Ce qui ne rend pas caduc l'Ancien Testament dont je parlais plus haut, mais ce qui fournit la clef de son interprétation. Ce qui ne rend pas davantage caduque la présence du monde, avec ses joies et ses peines, dans lequel l'Eglise séjourne, mais ce qui l'ordonne et l'explique.

Est Eglise — c'est sa *quatrième* marque — celle à laquelle les croyants ont accès par le baptême. L'unanimité des historiens du christianisme naissant est faite sur ce point: pour être membre de l'Eglise, il faut être baptisé. A l'exception des Douze — mais à l'inclusion de l'apôtre Paul — tous les chrétiens sont baptisés.

Mais que signifie être baptisé? Si l'on ramène le mystère du baptême à sa plus simple expression je crois que l'on peut dire que le baptême signifie trois choses. D'abord il agrège ceux qui le traversent au peuple élu de Dieu. «Nous avons tous été baptisés d'un même Esprit pour former un même corps» (1 Co 12,13). En deuxième lieu, le baptême doit être compris, pour ceux qui le reçoivent, comme une sorte d'anticipation personnelle du jugement dernier: on y meurt avec le Crucifié et on s'en relève avec le Ressuscité. Le baptisé a en effet la mort derrière lui (puisqu'il a été plongé dans la mort du Christ), et devant lui il n'y a que la vie (puisqu'il a été ramené à la vie par et avec le Ressuscité). Enfin le baptême — si l'on suit l'enseignement néotestamentaire — signifie une troisième chose. Il n'est pas seulement agrégation au peuple de Dieu, ni seulement anticipation personnelle du jugement dernier: il est encore nouvelle naissance. De sorte que, si fou que cela paraisse, l'espoir, la vie, la liberté, la joie trouvent en lui ce qui les rend possibles.

Tout n'est pas dit par là, il s'en faut. Mille questions se posent sur les conditions d'accès au baptême, sur le ministre habilité à le performer, sur l'âge de ceux qui le reçoivent, sur les rapports entre baptême d'eau et baptême d'Esprit, sur la quantité d'eau qu'il faut pour être administré normalement, sur les engagements qu'il implique. Non, tout n'est pas dit par là. Mais ce qu'on pourrait ajouter ne démentirait pas le fait que l'Eglise, et c'est sa quatrième marque, est composée de baptisés.

Cinquième marque: est Eglise la congrégation qui se réunit au premier jour de la semaine pour faire mémoire, au cours d'un repas, de la mort et de la résurrection de Jésus. Il faudra un certain temps pour que cette cinquième marque apparaisse dans sa rigueur et dans son exclusivité. Il faudra en particulier que la communauté chrétienne trouve son implantation ordinaire et majeure dans le monde qui n'est pas celui du judaïsme. Tant que l'Eglise chrétienne passe pour une secte juive, tant que ses membres, habitant Jérusalem, célèbrent encore et aussi le sabbat, cette cinquième marque est en effet voilée. Dans leur description idyllique de l'Eglise naissante, les Actes des Apôtres rapportent que pour les premiers chrétiens, c'est toujours dimanche: ils « rompent le pain chaque jour » (2,46). Mais dès que le recrutement de l'Eglise se fait surtout en terre païenne, le jumelage repas du Seigneur — jour du Seigneur se généralise et s'impose.

Ce repas n'est pas à confondre avec un pique-nique de type spiritualiste. C'est un mémorial au sens israélite du terme, soit un acte liturgique institué par le maître de l'Histoire, où mémoire est faite d'un événement précis qui se trouve réactualisé efficacement par le mémorial qui en est fait. Et l'événement dont mémoire est faite ici est celui qui, aux yeux et à la certitude de ceux qui font cette mémoire, commande toute l'histoire du monde et la vie de tout homme, à savoir la mort et la résurrection du Christ.

Au vu des sources dont nous disposons, nous devons constater que bien des documents sont muets sur ce point. Paul par exemple n'en aurait jamais parlé si l'Eglise de Corinthe n'avait pas connu à ce sujet de graves conflits; mais cela ne veut pas dire que la cène aurait été un élément accessoire, voire facultatif dans sa pensée ou dans la vie des premiers chrétiens... Nous ne connaissons en effet pas d'Eglise locale qui n'aurait pas connu son rassemblement au premier jour de la semaine — soit au jour où quelques femmes ont trouvé vide le tombeau dans lequel avait été déposé le cadavre de Jésus — pour rendre grâce à Dieu — EUCHARISTIA — pour le salut acquis pour le monde par la mort de Jésus et sa résurrection. Pas de jour du Seigneur sans repas du Seigneur; mais aussi, pour la première tradition chrétienne, pas de repas du Seigneur sans jour du Seigneur. C'est dans ce contexte qu'il faut placer les développements prestigieux de la théologie des Pères sur le dimanche.

Rassemblée par un convocateur mandaté par le Christ, héritière légitime des promesses faites à Abraham, à Moïse ou à David, insérée par sa confes-

sion de foi dans le déroulement même de l'histoire du salut dont elle récite les dates majeures, libérée de la crainte du jugement dernier par le baptême qui l'a transportée là où ce jugement affranchit plutôt qu'il ne condamne, l'Eglise trouve le point culminant de sa vie dans le repas où, au premier jour de la semaine, elle fait mémoire de la mort et de la résurrection du Christ et, en en faisant mémoire, actualise efficacement cette mort et cette résurrection. C'est ce que nous avons vu en énumérant et en commentant les cinq premières marques de l'Eglise. Il en reste trois.

Est Eglise — c'est sa *sixième* marque — la congrégation tournée vers Dieu dans la supplication de faire advenir bientôt son règne, et, dans cette attente, de lui permettre de goûter déjà « le don céleste » (He 6,4); supplication aussi de donner son appui à l'évangélisation du monde. L'Eglise prie. Elle rend grâce, elle intercède, elle célèbre Dieu et son œuvre. Ici, je voudrais plutôt attirer l'attention sur deux prières plus spécifiquement chrétiennes. La première, c'est celle que la communauté de Jérusalem adresse à Dieu au moment où, soulagée de les voir de retour, elle rend grâce à Dieu pour l'acquittement de Pierre et de Jean: « Souverain maître, toi qui as fait le ciel et la terre, la mer et toutes les choses qui s'y trouvent, tu as dit par le Saint Esprit, par la bouche de notre père, ton serviteur David: pourquoi les nations se sont-elles agitées et pourquoi les peuples ont-ils formé de vains projets? Les rois de la terre se sont soulevés, et les princes se sont ligués ensemble contre le Seigneur et contre son Oint ... en effet Hérode et Ponce-Pilate avec les nations et le peuple d'Israël se sont véritablement ligués dans cette ville contre ton saint serviteur, Jésus, que tu as oint pour accomplir tout ce que ta main et ta volonté avaient décidé d'avance. Et maintenant, Seigneur, sois attentif à leurs menaces, et donne à tes serviteurs d'annoncer ta parole avec une pleine hardiesse, en étendant ta main, afin qu'il se fasse des guérisons, des miracles et des prodiges, par le nom de ton saint serviteur Jésus » (Ac 4,24ss). C'est donc l'avancement de l'histoire du salut dans le cadre de l'avancement de l'Histoire tout court qui est le premier élément spécifique de la prière qui permet à une congrégation chrétienne de faire l'aveu de son ecclésialité. La seconde de ces prières révélatrices d'ecclésialité — et on ne sait pas d'Eglise locale qui l'ignorerait — c'est l'oraison dominicale. Dans cette prière, qui formellement a des antécédents dans la prière juive, l'Eglise supplie Dieu de hâter le jour dernier, d'empêcher toute confusion entre lui-même et les autres prétendants à la divinité, de venir établir son règne, de faire respecter sa volonté dans le cosmos tout entier, et, dans l'attente de l'exaucement de ce qu'elle demande avant tout à Dieu, de lui permettre, à elle, l'Eglise, de goûter aujourd'hui déjà au pain — le grec a ici un terme qui paraît avoir été forgé pour cette prière: EPIOUSION — supersubstantiel, au pain de demain (et donc vraisemblablement au pain de la cène), de vivre aujourd'hui déjà du pardon de Dieu, d'être mise aujourd'hui déjà à l'abri des embûches du Malin qui ne supporte pas que

les chrétiens lui échappent. Je crois que pour bien comprendre l'oraison dominicale, il faut la comprendre d'une façon résolument eschatologique — mais quelle que soit son interprétation, une chose est claire: l'oraison dominicale atteste l'ecclésialité de ceux qui la prononcent.

Est Eglise — *septième* marque — la congrégation chrétienne consciente d'une tâche spécifique à exercer dans le monde. Cette tâche, c'est de rendre témoignage du salut acquis et vécu en Christ. Il est frappant que le Nouveau Testament ignore ou presque — si ce n'est pour les apôtres, les évangélistes, les prophètes, les docteurs et les martyrs — l'appel au témoignage par la parole. Ce qui est demandé à l'Eglise, c'est plutôt d'être la démonstration du changement intervenu dans l'Histoire par la mort et la résurrection du Christ. C'est dire, en bref, que l'Eglise atteste sa spécificité par une discipline qui lui est propre et qui tranche sur la manière « mondaine » de se comporter. Dans l'Eglise, on s'aime. « Je vous donne un commandement nouveau dit Jésus aux siens: aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Vous aussi, aimez-vous les uns les autres. C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples » (Jn 13,34s): générosité, patience, hospitalité, vérité, travail, pardon, courage, fidélité malgré les vexations et les persécutions. Toute l'éthique chrétienne trouve ici sa place et sa fonction, qui est d'être une éthique testimoniale. Les membres de l'Eglise sont appelés à être pour le monde sel et lumière. Par sa discipline, l'Eglise est ainsi chargée d'illustrer de son mieux et dès maintenant, la manière dont on vivra dans le Royaume de Dieu. C'est cela que Paul entend quand il parle de « marcher en nouveauté de vie » (Rm 6,4). Toute la vie se trouve ainsi entraînée dans le courant eschatologique qui qualifie si profondément la vie ecclésiale.

Il reste encore une dernière, une *huitième* marque de l'Eglise à mentionner. Elle est due au fait que dans l'attente de son rassemblement ultime dans le Royaume de Dieu, l'Eglise n'apparaît qu'en tant que congrégations localisées dans l'espace et situées dans le temps. Pour ces Eglises locales, épiphanies provisoires du saint peuple de Dieu, l'existence d'autres Eglises locales pose un problème: sont-elles la même Eglise que celle dont je suis membre? Sont-elles donc aussi lieu de salut comme l'est celle dont je suis membre?

Pour répondre à cette question, il faut d'abord recourir aux sept marques de l'Eglise dont nous avons fait l'énumération. Si ces Eglises locales peuvent se réclamer, directement ou indirectement, d'un fondement apostolique, si elles revendiquent l'héritage du peuple d'Israël, si elles confessent en Jésus de Nazareth, crucifié et ressuscité, Celui qui devait venir pour sauver le monde, si elles groupent des baptisés, si elles se rassemblent le dimanche pour le repas du Seigneur, si elles sont tournées vers Dieu dans la prière et tournées vers le monde dans l'évangélisation et le témoignage, elles sont la même Eglise, bien que localisées ailleurs.

Mais pour répondre à la question de savoir s'il y a identité entre l'Eglise dont je suis membre et les autres Eglises, il ne faut pas seulement soumettre ces autres Eglises aux tests d'ecclésialité énumérés. Il faut encore chercher l'instance qui permettra de dire qu'effectivement elles sont la même Eglise. Et c'est ici que nous butons sur l'un des problèmes œcuméniques les plus ardus et les plus délicats: cette instance de reconnaissance d'ecclésialité, se présentera-t-elle sous forme de synodes ou de conciles, ou bien, comme le propose l'Eglise de Rome, sera-t-elle une Eglise, locale elle aussi — en fait l'Eglise locale de Rome — avec laquelle il faudrait être en communion pour avoir le droit de se dire Eglise? Ou encore faut-il, pour trouver l'instance chargée de reconnaître l'ecclésialité de telle autre Eglise, combiner les deux réponses possibles, à savoir l'instance synodale et l'instance primatiale? La réponse reste ouverte[3], car c'est ici que les hommes d'Eglise et les théologiens rencontrent le problème œcuménique crucial: suffit-il de s'en tenir aux sept marques de l'Eglise déjà énumérées — peuvent se glorifier d'être Eglises celles qui correspondent à ces sept marques — ou faut-il une huitième marque encore, selon laquelle est Eglise au plein sens du terme la congrégation locale chrétienne qui accepte de se référer à une Eglise primatiale? C'est là un énorme problème puisque c'est celui où se séparent actuellement l'Eglise de Rome d'un côté et, de l'autre côté, toutes les autres Eglises confessionnelles, des Baptistes aux Orthodoxes, en passant par les Anglicans, les Luthériens et nous autres Réformés.

*
* *

A quoi sert l'énumération des marques de l'Eglise à laquelle nous venons de procéder? Je pense qu'elle a une double portée, qui fait d'ailleurs l'essentiel de l'enseignement de la théologie pratique.

Cette énumération a d'abord une portée critique. Elle propose aux Eglises le miroir de ce qu'elles seraient si elles étaient fidèles. Elle fournit par conséquent le canevas de la réformation qui, constamment, attend toute Eglise. *Ecclesia sancta simul et semper purificanda*: l'Eglise est sainte, mais en même temps elle doit être constamment en travail de purification, comme le dit magnifiquement la Constitution dogmatique sur l'Eglise de Vatican II[4].

L'énumération des marques de l'Eglise a une seconde portée encore: elle fournit le cadre dans lequel se situe théologiquement la vocation et la recherche œcuméniques. Grâce à cette énumération, en effet, chaque Eglise — non plus locale cette fois, mais confessionnelle — est invitée à entrer en dialogue avec les autres Eglises confessionnelles pour savoir si elles sont, les

[3] J'ai essayé de répondre à cette question dans mon livre sur *La primauté de l'Eglise de Pierre et de Paul*, Fribourg et Paris, 1977.

[4] *Lumen gentium*, N° 8.

unes et les autres, la *même* Eglise. Et si finalement, à force d'échanger questions et réponses d'une Eglise à l'autre, d'une Eglise aux autres, on parvient à montrer que c'est effectivement la même, il faudra permettre à cette identité de s'exprimer par la réintégration de toutes dans l'unité. Car si les divisions chrétiennes ont pu se faire dans l'Histoire, comme des faits d'Histoire, il n'y a aucune raison de penser que l'unité ne pourrait pas, elle aussi, être retrouvée et scellée par un geste historique.